

Régis Litzellmann

LE ZÉNITH DES OMBRES



Régis Litzellmann

Le Zénith des ombres

© Régis Litzellmann, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1150-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

La mécanique du silence

Le soleil se lève sur Versailles avec cette cruauté calme des matins d'apparat.

La lumière glisse sur les toits du château, accroche les vitres noires des limousines, polit les pavés de la cour d'honneur jusqu'à leur donner l'éclat d'un décor prêt à mentir. Tout paraît net, ordonné, presque serein. Tout semble encore appartenir au monde ancien.

Près de la grille, les caméras patientent déjà. Les journalistes aussi. Ils attendent des images, des visages, des phrases assez lisses pour tenir dans un bandeau d'actualité. Ils filmeront des arrivées, des poignées de main, des sourires d'usage, puis ils raconteront une journée gouvernable. Une journée propre. Une journée sans gouffre.

À l'oreille de Maud Sainclar, les voix se relaient sans trêve. Directrice adjointe à la DGSI et détachée à l'Élysée pour s'occuper des dispositifs de sécurité sensibles, elle appartient à cette catégorie d'agents que le pouvoir ne montre jamais, mais sans lesquels il ne tient pas : ceux qui filtrent, recadrent et verrouillent. Ce matin, à Versailles, elle supervise le sommet et tout ce qui devra demeurer sous silence. Codes. Noms. Confirmations. Affectations. Contrôles croisés. Le réseau parle comme un organisme fiévreux qui reste obstinément éveillé. Le pays ne dort plus depuis des semaines. Elle non plus.

Elle cligne lentement des yeux, une fois, deux fois, juste assez pour repousser la brûlure de fatigue. Sous la manche stricte de son tailleur, la peau claire de son annulaire garde l'empreinte pâle d'une bague qu'elle ne porte plus. Son pouce vient l'effleurer par réflexe – un geste ancien, infime, presque honteux, puis sa main se referme.

Son téléphone est resté au vestiaire. Un message l'y attend. Elle le sait sans l'avoir lu. Elle sait aussi qu'elle ne l'ouvrira pas. Pas ici. Pas aujourd'hui.

Le communiqué du G20 existe déjà. Maud l'a vu sous toutes ses formes successives, jusqu'à sa version finale : une langue propre, repassée, vidée de tout ce qui dépasse. Croissance. Résilience. Transition. Coopération. Elle connaît le lexique autorisé, ses garde-fous, ses coupes, ses angles morts. Elle sait qu'une époque ne se définit pas par les mots qu'elle prononce, mais par les interdictions qu'elle impose à ses phrases.

À l'intérieur, Versailles a changé de fonction. Le palais n'accueille plus ; il

trie. Les couloirs sont devenus des filtres. Les salons, des sas. Même l'air semble passé par une procédure invisible : plus sec, plus froid, presque stérile.

Un attaché japonais s'égare d'un mètre. Son badge cesse de répondre. Deux agents apparaissent aussitôt, le reprennent avec une politesse parfaite, le replacent dans le bon flux. Le sourire ne quitte aucun visage. L'incident s'efface avant d'avoir pris forme.

Dans la Galerie des Batailles, la table en U attend déjà les chefs d'État, les représentants des grandes institutions, les conseillers accrédités. Sous les toiles immenses où d'autres victoires ont été peintes pour durer plus longtemps que la vérité, les sièges dessinent une géométrie impeccable. Rien ne déborde. Rien ne tremble encore. La lumière tombe d'en haut avec une exactitude presque liturgique.

Avant d'entrer, chacun se dépouille de ses objets comme d'une partie de lui-même, montres et téléphones déposés dans des enveloppes thermosoudées, stylos échangés. Les traducteurs ont été remplacés au dernier moment. Les sténographes écartés. On ne signe pas une présence, mais une non-divulgateion.

À la table du secrétariat, un jeune homme sort un carnet. Un simple réflexe, sans doute. Peut-être une habitude universitaire encore plus forte que la peur. Un agent surgit aussitôt, pose deux doigts sur l'objet, le retire sans violence et le range dans une pochette neutre déjà étiquetée à son nom. Le garçon proteste. Quelques têtes se tournent. Les regards expriment plus de curiosité que de compassion.

Dans l'oreillette de Maud, une voix dit :

— Restez-en au protocole.

Claire Delmas entre quelques secondes plus tard.

La Présidente de la République ne s'annonce pas ; elle advient. Sa présence suffit à refermer la salle. Elle s'installe sans se presser, lisse les notes devant elle du plat de la main en attendant que le silence règne. Puis elle déclare qu'un rapport exceptionnel sera présenté avant l'ordre du jour économique.

La phrase ne cherche pas l'effet. Elle tombe avec la simplicité d'une procédure. Et dans ce lieu, une procédure vaut déjà presque une sentence.

Un dossier gris est apporté au professeur Halley.

Pas de logo. Pas d'en-tête. Seulement une référence, un numéro d'archive, et une mention de diffusion compartimentée. On ne le touche pas comme on touche un document. On le touche comme on manipule une preuve, ou peut-être une contamination.

Maud reconnaît Halley au premier regard. Costume trop large. Mains tachées.

Nuque raide. Il porte sur le visage cette expression particulière des hommes qui ont trop longtemps contenu une vérité et qui sentent, au moment de la livrer, qu'elle les dépasse déjà.

Il ouvre le dossier. Lentement.

La première page lui aspire quelque chose dans la gorge. Maud le voit avant même qu'il parle : le resserrement infime de la mâchoire, le souffle qui bute, la peau qui se tend sous les yeux. Sa voix, quand elle se manifeste, ne manque pas de force, elle s'avère pire : tenue.

— Nos modèles prédisent une probabilité de maintien gravitationnel de la Terre, à long terme, inférieure au seuil de stabilité opérationnelle.

Le silence ne se brise pas. Il se fend.

Chacun, à sa manière, vient de comprendre une chose identique : la Terre, lentement, quitte sa place autour du Soleil.

Quelqu'un, plus loin, murmure :

— Si ça sort, les marchés ouvrent en panique.

Une autre voix répond, basse, presque lasse :

— Si ça sort, l'économie ne semblera plus le premier problème.

Halley ne regarde personne. Il lit comme on récite une condamnation qu'on voudrait encore pouvoir mal prononcer.

— Je pourrais vous donner des statistiques plus précises, mais le chiffre exact ne vous aidera pas. L'incertitude se situe au même niveau que le risque. Ce que je peux garantir, c'est ceci : au-delà d'un certain seuil, vos catégories deviennent inutiles.

Claire Delmas reprend immédiatement la main.

— Nous ne sommes pas ici pour commenter des courbes. Nous sommes ici pour décider d'un régime d'action.

À sa droite, le président américain repousse sa chaise. Le bruit coupe net le murmure résiduel. Il se lève d'un seul bloc, comme s'il refusait physiquement de recevoir la nouvelle en restant assis.

— On ne lâche pas ça sans plan.

Il désigne le dossier du doigt.

— Vous livrez cette information à la presse et vous disposez de quarante-huit heures avant les premiers arrêts de flux. Une semaine avant les pénuries visibles. Après ça, vous ne gouvernez plus rien.

Mais Maud n'entend déjà plus les phrases. Ou plutôt : elle écoute autre chose.

Le grain des respirations. Les frottements de manche. Les silences trop soudains. La façon qu'a la peur d'entrer dans une salle avant même que chacun

accepte son nom.

Elle touche son oreillette.

— Sainclar. Suspicion d'émission dans l'assemblée. Balayage RF immédiat. Priorité un.

La réponse surgit presque aussitôt, hachée, nerveuse.

— Scan actif. Aucune exfiltration confirmée. Porteuse courte probable. Brouillage large impossible.

Maud se décale d'un pas. Rien de visible. Juste une légère modification d'angle. Dans le reflet d'une vitre, l'assistance lui revient autrement : non plus en face, mais en postures. En tensions. En mains.

Derrière Claire Delmas. Un geste reste trop fixe. Pas l'immobilité d'une écoute. L'immobilité d'un maintien.

— Troisième rang, droite Présidente. Avant-bras gauche. Tu suis. Tu attends mon top.

Sa main glisse le long de sa cuisse. Trois frappes contre la couture. Un agent relève les yeux, imperceptiblement.

Autour de la table, les voix reprennent.

La chancelière allemande évoque le concept de « narratif commun ». Le dirigeant chinois parle d'ordre avant la vérité. Les autres n'objectent pas vraiment. Ils modulent. Ils déplacent. Ils ajustent la tournure des révélations à taire. Personne, à cet instant, ne conteste encore le besoin du contrôle. On ne s'interroge plus sur le fait de dévoiler la réalité, mais sur la forme supportable sous laquelle on l'empêchera de nuire.

Halley revient aux faits. Une étoile faible. Une naine rouge. Trop discrète. Repérée trop tard. Une braise lointaine, à peine détachée du fond du ciel, que tout le monde peut voir, mais que personne ne peut lire sans les modèles. Le danger ne tient pas à sa lumière, mais à sa masse. Ce que l'œil congédie, les équations le retiennent. Pas une collision. Un passage. Mais certains passages suffisent.

Un bip sec coupe sa voix.

Canal d'urgence.

— Diffusion compromise. Tentative d'exfiltration des courbes brutes. Capture détectée. Auteur non attribué.

Maud ne bouge pas.

Quelque part dans les boiseries, un déclic sourd résonne. Les portes se verrouillent. Pas d'alarme. Pas d'annonce. Rien d'assez visible pour que la panique trouve un objet.

Deux hommes s'approchent de Halley. Pas de badge apparent. Leur présence suffit.

L'un d'eux pose la main sur le dossier.

— Le rapport. Tout de suite.

Halley referme les pages trop vite, comme si elles brûlaient. Le document disparaît de la table. À partir de là, plus personne ne parle exactement de la même manière.

La Terre ne quitterait pas le Soleil comme on quitte une route. Elle décrocherait lentement. Une dérive d'abord presque abstraite. Puis une pente.

Trois scénarios ont été établis. Dans le dernier, un unique mot tient debout.

Éjection.

Mais ce qui terrasse véritablement la salle, ce n'est pas le mécanisme. C'est le temps. Pas de date certaine. Pas de choc. Pas d'instant assez spectaculaire pour obliger l'humanité à croire.

Seulement une dégradation assez lente pour être discutée, assez réelle pour tout défaire.

Alors, quelqu'un dit :

— Inutile d'inventer une histoire. Nous en possédons déjà une.

Le mot circule avant même d'être pleinement prononcé. Il passe d'un regard à l'autre, d'un esprit à l'autre, avec la facilité d'une évidence honteuse.

Climat.

Puis, comme si le siècle lui-même offrait sa couverture :

Réchauffement climatique. Le récit existe déjà, mondial, plausible.

Il semble assez vaste pour absorber les anomalies, assez vrai pour durer, assez connu pour ne pas provoquer immédiatement l'effondrement.

On ne parle pas de mensonge. On évoque l'harmonisation, la convergence des propos et l'adaptation du discours public.

Les données orbitales deviennent classifiées. Les observatoires sont réorientés. Les désordres agricoles, énergétiques, migratoires, sanitaires, seront lus à travers ce seul prisme. Le monde verra les effets ; l'origine lui restera soustraite.

Claire Delmas laisse le silence retomber une dernière fois, puis elle prononce ces mots :

— Nous révélerons la vérité des conséquences. Pas la vérité de la cause.

Cette fois, personne ne proteste.

Le soir même, le communiqué est diffusé. Objectifs carbone. Solidarité. Résilience. Les sourires tiennent le cadre. Les images aussi.

Dans un couloir latéral, un conseiller brûle une annexe dans un grand cendrier

de bronze. Une seule page. Le titre se recroqueville avant de noircir. Un instant, les cendres montent au lieu de tomber.

Maud s'arrête au milieu d'une galerie vide. La pierre autour d'elle semble plus froide que le matin. Elle porte la main à son oreillette.

— Fuite confirmée. Capture partielle en circulation. Reprise sur relais. On poursuit.

Elle lève les yeux vers les hautes fenêtres.

Dehors, la nuit descend sur le parc de Versailles avec la même lenteur élégante que le jour quelques heures plus tôt.

Quelque part, au-delà du visible, l'étoile continue d'avancer. Et eux viennent d'apprendre la seule chose qui compte vraiment : ils n'ont déjà plus autant de temps qu'ils le croyaient.

Chapitre 1

Les anomalies acceptables

— Florian ! Tu viens à la pause ?

Il n'entend pas tout de suite. Ou plutôt si : il entend, mais laisse la voix se perdre dans le vacarme des tournevis électriques, des convoyeurs fatigués, des ventilateurs qui brassent un air déjà trop chaud pour servir à quelque chose.

Devant lui, la pièce refuse de s'emboîter. Le plastique a travaillé sous l'effet de la chaleur. Un millimètre de trop. Cela suffit à faire dérailler l'ensemble. Florian appuie du pouce, desserre la pression, recommence. Dans ce travail-là, les choses résistent sans grandeur. Elles cèdent mal, puis d'un coup, comme si elles vous accordaient la grâce d'obéir.

— Florian ?

Cette fois, la voix semble plus proche. Il repose le tournevis, aligne machinalement les outils sur l'établi, essuie sa paume sur son pantalon. Le geste lui vient tout seul, avec cette précision un peu sèche des gens qui n'acceptent pas le désordre. Il aime que les objets retombent juste, que les systèmes répondent quand on les traite correctement. C'est probablement pour cela qu'il supporte si mal les êtres humains.

Le local de pause l'avale avec son néon blafard, sa machine à café tachée, son odeur de sucre renversé et de poussière tiède. Quelqu'un lui tend un gobelet. Il en prend un autre. Café noir. Trop chaud. Il boit quand même.

— Salut.

Les autres parlent déjà météo. Pas vraiment de la chaleur elle-même. De ce qu'elle dérange. Des nuits qui ne rafraîchissent plus. Des machines qui lâchent. Des enfants qui dorment mal. Des vieux qui supportent de moins en moins. Chacun pose son symptôme sur la table comme on abattrait une carte pour prouver qu'on la possède aussi, sa part de réel. À force, les mots reviennent tous pareils. Canicule. Dérèglement. Records. Adaptation. On dirait des titres avant même de ressembler à des phrases, des formulations déjà prêtes pour les bandeaux d'actualité et les lèvres fatiguées.

Florian s'adosse à une armoire métallique et laisse les voix lui passer dessus. Il ne participe pas. Il manque d'énergie pour commenter des phénomènes qui n'ont besoin de personne pour continuer. Le café lui brûle la langue. Au moins, cette brûlure-là a le mérite d'être nette.